



Club de Liège - Georges Simenon
(n° 405)

La Gazette

Numéro 184 - avril 2020

EDITORIAL

Ici Liège, ici Liège. Les confinés parlent aux confinés.

Voilà un mois qu'on est confinés à domicile. Paf, comme ça, du jour au lendemain, bloqués à la maison. Et le temps devient long. On ne voit plus personne, ses proches, sa famille, ses enfants, ses petits-enfants, fini, plus rien. Les infos à la télévision sont souvent anxiogènes, il faut réinventer son quotidien.

J'espère, en tout cas, que dans ces conditions si particulières, vous vous portez bien, tous et toutes, malgré tout, et qu'aucun de vos proches ne figure au rang des trop nombreuses personnes qui ont été contaminées par cette saloperie de virus. C'est ça l'essentiel aujourd'hui.

Comme vous l'aurez deviné, notre réunion de ce jeudi 23 avril n'aura bien évidemment pas lieu. Notre ami Jean Kokelberg qui aurait dû être notre conférencier ce soir-là viendra une prochaine fois nous parler de sa chère Toscane.

Quand on entend les dernières décisions prises ce mercredi 15 avril par le Conseil national de sécurité, on peut craindre pour tout le secteur de l'Horeca qu'il sera le dernier à reprendre du service. Si bien qu'il y a tout lieu de penser que notre réunion du jeudi 28 mai ne pourra se tenir, pas plus, vraisemblablement, que notre Assemblée Générale du jeudi 11 juin qui devra être reportée à plus tard (à la rentrée de septembre, vraisemblablement).

Il en ira de même des réunions de notre Conseil d'Administration reportées sine die. On n'a pas le choix.

Mais il est important de garder le contact entre nous. D'où cette Gazette, comment dire, confinée ! D'abord pour vous rappeler que vous pouvez encore m'adresser une recette de cuisine de votre cru afin d'alimenter (bon celle-là, il fallait que je la case...) la chaîne des recettes de cuisine des Richelieu confinés de Belgique et du Luxembourg.

Et si vous testez une des recettes que je vous envoie chaque semaine, n'hésitez pas à communiquer vos commentaires ou suggestions à moi et/ou à l'auteur Richelieu de la recette.

Ensuite, vous pouvez vous plonger dans la lecture d'un bon livre, par exemple en vous fiant aux conseils avisés de notre ami André Tihon qui vous propose, ci-après, sa nouvelle chronique littéraire. Aucune librairie n'est ouverte pour vous procurer tel ou tel ouvrage ? Passez au numérique et faites votre choix sur les tablettes liseuses. Bon, vous n'êtes pas équipés ou vous n'imaginez pas lire un bouquin sur une tablette ? Je vous comprends, je partage votre point de vue mais, pour le moment, c'est mieux que rien.

Et les films ? Même si aucun film à la télé ne remplacera jamais le plaisir de se déplacer dans un cinéma pour se plonger dans l'atmosphère d'une salle obscure, il y a des sites de films à la demande qui proposent des affiches alléchantes. Voo, Proximus, Disney, Netflix, ou autres, le choix ne manque pas, parfois même gratuitement si vous êtes déjà abonné auprès de tel ou tel fournisseur.

C'est parfois aussi l'occasion de revoir des grands classiques ou des rétrospectives de tel acteur, actrice ou réalisateur de votre choix.

Et puis il y a le téléphone : si vous n'êtes pas branché technologie skype, zoom, WhatsApp ou vidéoconférence, n'oubliez pas ce bon vieux téléphone qui fonctionne même sans fil ! C'est le moyen le plus simple et le plus direct pour rester en contact les uns avec les autres. Dans un quotidien d'une morosité étouffante, un petit coup de fil juste pour parler et échanger votre point de vue sur votre quotidien respectif en cette période totalement inédite de confinement, vous n'imaginez pas quel bien ça fait, quel plaisir ça procure à celui ou celle qui est cloué(e) seul(e) à son domicile, à fortiori si c'est en appartement, sans jardin où pouvoir prendre l'air et un peu de soleil.

Et puis quoi que vous fassiez, pour reprendre une expression désormais incontournable, prenez bien soin de vous et des autres.

A très bientôt j'espère, pour de bon, pour du vrai, autour d'un bon verre et d'une bonne table.

Bien amicalement,

Pierre Germain, votre président.

QUELQUES CONSEILS DE LECTURE

Les éditions Gallimard viennent de publier récemment, dans un tirage spécial, les œuvres principales de Jean Giono (La Pléiade) et de ressortir la traduction de *Pierre ou les ambiguïtés*, d'Herman Melville (L'Imaginaire). L'occasion de rappeler à notre souvenir le grand écrivain américain, dont Giono a écrit une biographie romancée (*Pour saluer Melville*). Melville, c'est avant tout un livre de la littérature mondiale (au sens de Goethe), *Moby Dick* ou la lutte de l'homme et de la nature, parfois bien cruelle et qui se venge de l'« hubris » de l'homme, de sa démesure orgueilleuse, *Moby Dick* ou le covid-19, le cachalot d'aujourd'hui.

Nous ne pouvons que conseiller la lecture de ce livre à ceux qui ne l'auraient pas lu.

Le dernier hiver du Cid, de Jérôme GARCIN

C'est le bâtonnier Bernard Leroy, par ailleurs grand lecteur, qui nous a conseillé ce livre. Il raconte les quatre derniers mois de Gérard Philipe, mort (dans son sommeil ?) le 25 novembre 1959. Accompagné de sa femme Anne, l'acteur fut admis, sous un faux nom, le 5 novembre 1959, à la clinique Violet, dans le quinzième arrondissement de Paris, pour être opéré d'un abcès amibien au foie. En réalité, le chirurgien découvrit que l'acteur était atteint d'une forme très rare de cancer et qu'il lui restait quinze jours à vivre. Sa femme décida de lui cacher la vérité et le comédien retourna chez lui, se croyant guéri et plein de projets. Anne le trouva mort dans son lit le matin du 25 novembre.

Nous n'avons lu que quelques livres de Jérôme Garcin mais celui-ci nous a paru le mieux réussi : style élégant, émotion sans grandiloquence, évocation réussie d'une période glorieuse du cinéma et du théâtre français de l'après-guerre, portraits de Jean Vilar (TNP) et de René Clair, qui firent jouer Gérard Philipe à maintes reprises.

« Là- haut, l'église Notre-Dame-de-l'Assomption sonne le glas. Pas d'épithète sur la pierre tombale, simple et blanche comme une borne, où sont gravés, en lettres maigres, les repères, que le temps effacera, d'une vie brève : « Gérard Philipe, 4 décembre 1922-25 novembre 1959 ». Pas non plus de discours, pas de condoléances, pas de musique, ni les violons de Mozart ni les trompettes avignonnaises de Maurice Jarre. Aucun protocole. Mais cette sidération, juste après un tremblement de terre, quand la nature est hébétée et que le sol craquelé grince encore » (p. 187).

En ces temps moroses, une sublimation de l'émotion.

Désir, de Philippe SOLLERS

Pour amateurs de Philippe Sollers, serait-on tenté d'écrire, tant sa manière, dans ses derniers livres, est bien caractérisée. Ni un roman, ni un essai, plutôt une flânerie dans deux siècles d'histoire de la pensée, une confrontation ironique des idées à la mode pendant cette période.

« La porte à côté, aux Enfers, erre maintenant l'ombre de la courageuse Femen qui s'est dépoitraillée des centaines de fois devant des policiers médusés. Elle a fini par quitter son organisation révolutionnaire, pour faire de la peinture para-religieuse, et elle s'est pendue. Il paraît qu'un collectionneur d'Arabie saoudite a acheté non pas les toiles très moches de la pauvre fille, mais, pour un million de dollars, la *corde* qui l'a expédiée chez le Diable. Le Spectacle a ses martyres tatouées aux seins de glace. La pendue était ukrainienne, mais une autre se sacrifiera. A moins que ne l'emporte la *voilure* d'Allah, à l'usure » (p.57).

Le point de départ du livre est la vie du philosophe Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), dont l'auteur se dit l'avatar (au sens propre), initié aux mystères de la secte des Illuminés. Vérification faite (nous avouons que nous ne connaissions pas Saint-Martin), ce philosophe a bien existé et écrit les ouvrages que lui prête Philippe Sollers. Sa pensée est parfois qualifiée d'inintelligible, comme celle de la plupart des mystiques. Que cela ne vous rebute pas, c'est du Sollers, brillant comme un diamant.

L'avenir des simples, de Jean ROUAUD

On connaît Jean Rouaud, ancien Prix Goncourt pour *Les champs d'honneur* ; nous avons pris beaucoup de plaisir à la lecture de son avant-dernier livre, *Kiosque*. Il s'agit ici d'un pamphlet écologisto-gauchiste. Sans entrer dans le détail, nous partageons certaines de ses idées, d'autres non. Ainsi ne sommes-nous pas « végans » et apprécions, de temps à autre, un chateaubriand bleu béarnaise. Nous avouons avoir souri quand il écrit que « cette idée que l'ingestion de viande conférerait la puissance de l'animal est un malentendu qui remonte loin. C'est, via la domestication- c'est-à-dire l'asservissement de l'animal qui figurait jadis dans le panthéon du paléolithique supérieur et qu'on abaisse, qu'on humilie délibérément -

l'affirmation du pouvoir de l'homme sur ceux qui le narguaient quand il grelottait dans un climat polaire au milieu des grands mammifères » (p.90) et qu'il n'est pas innocent qu'on ait « placé en tête de la hiérarchie animale le lion, un carnassier, quand le seul à n'avoir pas de prédateur, c'est l'éléphant, parfaitement herbivore » (p.90) (selon Michel Pastoureau, initialement, c'était l'ours le roi des animaux dans nos régions, détrôné pour des raisons ressortissant à la religion). On constate, à la lecture, que les positions écologiques et réactionnaires (d'un point de vue sociologique) coïncident parfois. Il nous semble également injuste envers Descartes (p. 50) lorsqu'il résume sa pensée à la théorie des animaux-machines : Descartes, c'est avant tout les *Méditations métaphysiques* et la révolution philosophique qu'elles ont entraînée.

En revanche, la crise sanitaire récente et son apparence dans les media nous font a priori approuver l'idée que « les experts sont de simples poteaux indicateurs du pouvoir » (p.161). Autre passage méritant d'être souligné : « Qu'il n'y ait qu'un seul mot pour dire le temps qu'il fait et le temps qui passe dit bien à quel point nous avons intégré que les deux allaient de pair. Que l'un n'allait pas sans l'autre. Ce qui nourrit peut-être cette nostalgie d'une existence provinciale et rurale. Et peut-être que l'invention du libéralisme par les Anglo-Saxons ne tient qu'à cet emploi des deux termes, *time* et *weather*, qui dissocie le temps qui passe de la contrainte du temps qu'il fait. Qui le libère, l'exonère du monde tel qu'il est, rendu à une simple virtualité, à une variable d'ajustement des marchés. (...) Si le temps qui court c'est de l'argent, alors le temps qu'il fait est un exercice de patience et partant de pauvreté » (p.170). De la philosophie analytique à la Ruwen Ogien ?

Ce livre, écrit avec le brio du style de Jean Rouaud, a le mérite de faire réfléchir et d'affiner sa propre pensée.

Chanson bretonne (suivi de **L'enfant et la guerre**), de J. M. G. LE CLEZIO

Nous n'avions pas tellement apprécié l'avant-dernier livre de Le Clezio. Celui-ci, en revanche, nous a entièrement réconcilié avec l'auteur. Il nous livre des souvenirs d'enfance inspirés par deux périodes de sa vie : en Bretagne, vers ses dix ans, d'une part, et dans l'arrière-pays niçois, durant la Seconde Guerre mondiale, vers ses trois ans, d'autre part.

« Nous n'avions pas de lait tous les jours. Ce que ma mère trouvait, lait ou fromage, était pour les enfants, non pas pour les adultes. Mais les adultes étaient aguerris. Non pas qu'ils eussent vécu cela autrefois, dans leur enfance, vécu et surmonté la disette. Mais ils avaient des réserves. Quand on mange à sa faim dans sa petite enfance, on n'a plus jamais vraiment faim. La réserve des adultes, c'est mieux que la mémoire. C'est dans leurs cellules, dans leur cerveau. Dans leurs rêves. Ils peuvent en parler. Ils peuvent se souvenir de leurs agapes, en espérer des nouvelles. Ils peuvent dire : « Quand tout cela finira... » Ils imaginent que cela finira bien un jour, comme ça a fini déjà, en 18, ou même avant, en 1870, lorsqu'il y a eu le siège de Paris par l'armée prussienne, et que les braves gens bouffaient tous les animaux du jardin d'Acclimatation » (p.129).

J'aime assez les souvenirs d'enfance des écrivains (je pense, par exemple, à *Terre natale*, de Marcel Arland, à *Enfance*, de Gorki...), du moins lorsque, comme ici, ils sont rapportés avec sincérité et talent, lorsque, sentant la mort approcher, l'auteur éprouve le besoin d'exprimer ce qui sinon serait irrémédiablement perdu : souvenirs du père, de la mère, du frère, des grands-parents, qu'il est temps de faire entrer au panthéon, dans la littérature.

André TIHON